

PROSPACTUS jeté sur la voie publique

Défait de dépôt légal. Comment François 1er aurait-il répondu? Par une foire à la viande... pour les corbeaux! Que l'imprimé industriel se mette en conformité avec cette obligation, ce n'est pas nous qui l'exigeons, c'est la loi qui l'ordonne.

De : LASSITUDE info@lassitude.fr
à : « alertes.depotlegal@bnf.fr »
depotlegal.editeur@bnf.fr
Date : 08/09/2016 03:23
Objet : Foire à la viande dépôt

Bonjour,

Je constate que vous n'avez toujours pas archivé « Foire à la viande » depuis plusieurs mois et je tenais à vous en féliciter. L'archivage de l'objet mérite en effet réflexion, à bien des points de vue.

Quand j'ai glissé le 8 pages dans ma dernière enveloppe de dépôt, j'ai eu un sentiment bizarre, peut-être parce que je n'étais en rien l'auteur ni l'éditeur, ce qui n'expliquait rien. Mais c'était quelque chose de plus abyssal encore. Il y a eu comme la fraîcheur d'un puits profond qui remontait. Une petite frayeur et une excitation.

D'abord il y a l'aspect délation: j'imagine que toutes ces publications sont jugées trop dérisoires, trop plates et trop répétitives sur le plan culturel pour être adressées au dépôt, si je ne me trompe. Il doit y avoir une sorte de dérogation tacite. Cependant, si c'est le cas, compte tenu du nombre et de l'impact de ces parutions, leur importance ne devrait pas être regardée comme si négligeable que cela: bien des renseignements (chiffre du tirage?) bien des études, surtout à long terme, pourraient s'avérer per-

tinents. Ces « plaquettes » de promotion saisonnière, dont certaines en province prennent des proportions colossales, sont le gros de l'édition d'aujourd'hui, quand on y pense.

Le côté délation, c'est l'idée que je dénoncerais ces consortiums alimentaires gigantesques pour défaut de dépôt et vous suggérerais d'encaisser des milliards d'euros.

Ce serait de bonne guerre. Après tout, l'impact de la destruction éditoriale que produisent ces groupes financiers, en écrasant sous le poids de leur « communication » strictement orientée sur le harcèlement de la vente forcée, mériterait bien quelques dédommagements qui permettraient, sinon de soutenir une édition indépendante plus qu'anéantie, rendue invisible sous la charge de ces mastodontes, de construire une Bibliothèque mieux financée sur les parties non obsédées par l'économie de marché, par exemple.

Mes idées sont-elles très naïves avec tout cela, la puissance juridique de telles entreprises ne pouvant vraisemblablement se trouver à la merci de l'Etat pour si peu?

Mais il y a d'autres facettes, concernant le catalogue et son moteur de recherche, toujours si insatisfaisants, malgré les progrès constants et acharnés. En effet il n'y a pas de nom d'auteur à « Foire à la viande » et pour cause, car il n'y a pas d'auteur. Pourtant il y a ces huit

pages quand même. En fouillant on trouverait le studio qui vomit ces sortes de choses, on pourrait aussi supposer que Carrefour est une sorte d'auteur. Le défaut de dépôt serait aggravé du fait que les auteurs de l'objet ne sont pas possibles à distinguer. Parce que, finalement, il n'y a pas d'auteur(s). Ce qui démontre que l'auteur et même l'éditeur ne sont pas indispensables à la venue d'une oeuvre (ce qui remet en question jusqu'aux fondations de l'institution elle-même, bien entendu).

Cette publication ne serait, sans auteur, pas une publication, mais un objet inconnu, ressemblant à une sorte de journal, mais dont ce ne serait qu'une apparence. Bonne raison, semble-t-il alors, pour ne pas déposer une chose qui n'est pas une publication? Mais alors c'est toute l'édition actuelle qui se colore de ce caractère, puisque, plutôt que créer vraiment, elle simule des ouvrages toujours plus stéréotypés et produits automatiquement, lesquels n'ont pas vraiment d'auteurs, de moins en moins de lecteurs ni même de texte, et servent essentiellement à illustrer, dans la presse, la persistance d'une politique de publication devenue fantomatique depuis longtemps. Vous le savez mieux que moi en ouvrant la boîte aux lettres tous les matins, au fond de laquelle ne doit plus guère traîner que la détresse. Le dépôt ne devient-il pas absurde, ne recevant plus que des sortes de factices commerciaux?

« Foire à la viande » n'aurait-il pas, non seulement plus de vérité et d'appel à une forme de lecture réelle (au

moins cela sert à quelque chose, même si ce n'est, misérablement, qu'à lire des prix et à orienter ses achats), et les livres « littéraires » qui peuvent apparaître pour leur promotion dans ce type d'objet inconnu aurait-il plus de force expressive dans ce contexte que dans leur propre contenu supposé? Ce serait amusant.

Aussi, sur un autre plan, j'aurais tout arrangé, tout simplifié, en remplissant le champ auteur avec mon nom. Vous vous seriez retrouvé avec une oeuvre pseudo-surréelle de plus, un détournement ou un réemploi, et tout devenait facile. Sauf que vous n'avez pas pour mission principale de recueillir des oeuvres d'art et des pièces uniques. Cela m'a été notifié noir sur blanc quand vous me retournâtes « Abus, usurpation, confusionnisme chroniques », mon réemploi de votre magazine « Chroniques » pour cause de tirage à une copie. Mais ce « Foire à la viande », à combien d'exemplaires l'a-t-il été, tiré? Et pourtant cet exemplaire fait l'effet d'être tout seul, unique. Comme un emblème, une forme d'art, elle-aussi, venue sans auteur, mais pas de la même origine que le prospectus.

Il y a sans doute d'autres perspectives qui se présenteront autour de cet objet qui me semble être riche de possibilités en terme de méditations. Vous ai-je au moins aidé à l'orienter dans les collections!? L'extranet offre décidément des horizons tout nouveaux.

J'espère ne pas vous avoir importu-



littéraire, laquelle, par la perspective de l'auteur, donne une richesse d'aperçus que la simple et banale idée d'un commerçant vendant des produits et faisant connaître ses articles à sa clientèle ne rend pas.

L'histoire de la littérature française commence et finit au Dépôt Légal. S'y retrouvent aujourd'hui en un tour de table confrontés la Loi et le produit de consommation, qui sont la même chose.

La loi qui doit se désencombrer (comme la métaphysique se désobstrue) des reprints de sa jurisprudence et de ses amendements qui la défigurent, doit s'appliquer en toute rigueur, dans sa dernière vigueur avant de se reconnaître elle-même et de s'abolir. La société n'a rien à voir avec le peuple; celle-ci est un mythe collectif sans existence réelle. On rira de cette allégation en exhibant l'horlogerie sociale comme preuve: pour nous, cette horlogerie prouve la parfaite inexistence de la société, et montre ce qu'elle cache. Il n'est personne qui ne soit profondément une victime de « la société ».

Les articles commerciaux, à l'évidence, ressemblent à des parutions, des publications. Ils font davantage, ils en sont, bien plus que de « simples » objets venant subvenir à nos nécessités courantes et éternelles. On ne produit pas une lessive ou un poulet, on les publie, on les édite. Le tirage limité qui a envahi les préoccupations du parfum, par exemple, le démontre assez.

Les conditionnements sont plus là pour cacher l'absence de ce qu'ils ne contiennent presque plus, et représenter sur le carton ou le plastique, l'univers, l'ambiance spécifique du produit, avec les seuls moyens de l'édition, c'est à dire, en France, de la littérature. Cela inclut image et mise en page qui « parlent ».

Je me suis demandé autrefois pourquoi les produits quotidiens, comme le lait par exemple, ne franchissaient pas le pas et n'exploitaient pas directement les faces de leurs emballages pour publier des nouvelles journalistiques plus élaborées, dans le sens de la presse. C'est au contraire la presse qui, vaincue, a fini par se conformer au style des modes d'emploi et des listes d'ingrédients, des idées recette des paquets, misérable « suggestion de présentation ». Sans doute une barrière invisible, qu'il serait instructif d'interroger, prévenait une autre évolution.

L'auteur, l'éditeur, le distributeur du prospectus marchand et de tout ce qu'il recouvre est un curieux demiurge, un sorcier subtil qui, s'il n'a pas créé le monde, s'est installé subrepticement à la place où il peut se faire passer pour celui qui le produit et qui l'offre, en effet, à l'acquisition matérielle. Cette responsabilité autorale appelle une mise au point'.

'Auteur s'entend en trois sens principaux: auteur d'un méfait, auteur d'une oeuvre, auteur de mes jours. Auteur littéraire s'entend ordinairement dans le sens positif d'une activité professionnelle visant à toucher des droits littéraires. Mais cet auteur peut aussi être un auteur au sens négatif, un fauteur de trouble, l'auteur d'un désastre, un responsable. Et là c'est lui qui doit être pénalisé. L'auteur de mes jours est encore une autre approche. Voir p. 7

né avec mes questions, si tant est que vous ayez pris le temps de les lire, action pour laquelle je vous prie de bien vouloir recevoir tous mes remerciements.

Bien à vous,

Michel Conte

Je méprise la poussière dont je suis fait et qui s'adresse à vous. Disposez-en.

LASSITUDE.FR

Monsieur, je fais suivre votre message au service du dépôt légal des livres.

Catherine Geldof
Extranet du Dépôt légal
Département du Dépôt légal
Bibliothèque nationale de France

Monsieur,

Comme vous l'avez très justement supposé, le document « Foire à la viande » que vous avez envoyé pour dépôt légal avait été mis de côté pour examen approfondi.

Néanmoins, comme vous n'en êtes ni l'éditeur, ni l'imprimeur, ni l'importateur - à savoir l'une des trois entités auxquelles incombe l'obligation de dépôt légal - nous ne pouvons pas l'enregistrer comme un dépôt de votre part. Nous allons donc annuler la déclaration dans l'Extranet.

Néanmoins je vous précise que par sa nature même, cette publication - car oui, c'en est bien une - est destinée à rejoindre le fonds des recueils, fonds au sujet duquel je crois que vous avez déjà eu des échanges avec nos services. Nous nous réservons donc la possibilité d'orienter le document vers ce fonds. La conservation, l'orientation précise et le traitement bibliographique de cette publication relèveront alors de nos collègues de la direction des Collections.

Par ailleurs, pour tous les documents que nous recevons en dépôt légal, nous sommes, nous aussi et avant tout, préoccupés de trouver les solutions qui seront les plus claires pour les lecteurs d'aujourd'hui ou de demain. En tout cas, nous ne préjugeons jamais de la « qualité » d'un document et n'apportons aucun jugement de valeur sur le contenu d'un ouvrage déposé par dépôt légal. Seules comp-

tent la forme matérielle (qui doit permettre une conservation pérenne) et la diffusion en nombre à un public. Qui sait en effet quels seront les objets de la recherche documentaire, historique, sociologique ou autre, des années, décennies ou siècles à venir. C'est pourquoi les publications de ce genre (catalogues commerciaux notamment) peuvent avoir tout à fait leur place dans les collections de la Bibliothèque nationale de France, ce qui ne manque jamais d'étonner nos usagers et interlocuteurs.

Je vous remercie de votre intérêt pour le dépôt légal et de vos messages, que nous lisons toujours avec attention.

Bien à vous,

Anne Mourand-Sarrazin

Cheffe du service Gestion des Livres
Département du Dépôt légal
Direction des services et des réseaux
Quai François-Mauriac
75706 PARIS CEDEX 13
Tél.: 33(0)1 53 79 85 01

Madame,

Merci pour votre réponse, votre présence d'esprit et votre sérieux font chaud au coeur. Le dépôt légal est une noble institution, pas une simple décision administrative. Une création, une figure dans le pas gracieux, fier, intrépide, d'une joyeuse et terrible salamandre!

Je vous prie de bien vouloir excuser par avance l'extension que prennent les réflexions déclenchées par la réception de Foire à la viande au dépôt. Si elles ne vous paraissent ni trop oiseuses ni trop spéculatives, vous jugerez si elles doivent accompagner Foire à la viande vers le service où vous le faites suivre.

Je vous confirme par ailleurs avoir effectivement correspondu avec vos services au sujet du dépôt et des recueils. J'ai publié des extraits de cette correspondance (la réponse de Nathalie Percher), ainsi que des extraits du Code du Patrimoine dans TxF 13.

http://lassitude.online.fr/TEXT13_INDEX.html

Des intuitions encore plus timides avaient vu le jour dans TxF 8 au sujet du moteur de recherche

http://lassitude.online.fr/TEXT8_INDEX.html

Je reste très aux aguets sur la question des recueils (un peu entreprise dans TxF 14) qui donnera certainement lieu à plus amples développements si vous avez loisir de répondre à mes interrogations.

J'ai bien compris les excellentes raisons qui vous amènent à annuler mon dépôt de Foire à la viande - que je me réserve cependant toujours la liberté de transformer à ma guise, et à distance, en une oeuvre mienne ce qu'elle est peut-être, finalement, même si non déclarée telle. Ou encore un ouvrage collectif, par tous. La question restant ouverte fait tout le vif du sujet.

Je ne vous envoie donc pas plus, par « Le mois Carrefour », l'ambitieux ouvrage de 88 pages intitulé « 80 pour cent en bons d'achat » reçu hier matin, dont vous disposez certainement déjà dans votre boîte aux lettres personnelle (j'imagine que, comme je faisais le plus souvent jusqu'à présent, vous l'avez dirigé nonchalamment vers la corbeille en y jetant à peine le coup d'oeil vous permettant d'identifier la nature de l'objet - coup d'oeil instructif - omettant de vouloir entendre la voix qui parle si fort et partout jusqu'à assourdir le monde), l'éditeur ayant soin de vous garder, au plus proche, en phase avec l'actualité. Dans toutes les boîtes sans doute sauf... celle du Dépôt Légal!

Il faut reconnaître à sa décharge qu'il est devenu bien ardu, sous les instances de la Vigilance, d'y glisser avec insolence et illégalement comme il s'y autorise partout ailleurs, tout ce dont il a décidé. Puis le Dépôt Légal ne faisant guère de courses, chez Carrefour ou ailleurs, à quoi bon lui faire parvenir l'annonce des promotions saisonnières? Ses vacances n'ont nul besoin de châteaux gonflables ou de lunettes de soleil.

Quant à déposer, comme la Loi l'y enjoint, injonction qu'il toise de son indifférence hautaine, un exemplaire de chacune de ses parutions... Combien cela finirait-il par lui coûter? Gageons que l'emploi du temps d'un salarié y serait englouti tout entier. Il n'a pas ces moyens-là.

Aucune étude socio-historique du prospectus n'atteindra à la clarté et à l'expression du prospectus lui-même, concis, précis, laminaire et sans réponse. Il est au contraire le ton achevé de toute étude de ce type se devrait d'adopter. La seule réponse qui peut s'y donner est une forme de critique ou d'interprétation

La littérature (mais aussi la peinture) est un modèle qui a initié la forme même de notre consommation. Nous sommes des êtres graphophages qui se nourrissent de papier et d'encre, de pixels. Nous péririons plus sûrement sans eux que par inanition alimentaire. C'est un lieu commun de dire que la nourriture disparaît des conditionnements, qu'elle s'évanouit derrière une pancarte qui la représente. Nous mourons de faim devant une image qui sait de moins en moins nous rassasier de sa promesse jamais tenue et réitérée avec la puissance d'un mythe qui, de fondateur, s'avère dévorateur, comme tous, sans doute. Mais ce ne sont pas les perspectives « sociales » trop faciles et trop rabâchées, inexistantes je le répète, qui nous intéressent, mais la production littéraire que ces publications enchantées faisant régner les pavots du merveilleux dans lequel nous respirons. Ce sont les fables que racontent ces parutions qui nous interpellent dans la profondeur indéniable de leur séduction, de leur savoir-faire de conteur, malgré, et s'appuyant de leur hideur. Elles nous disent.

EnF technozine en son temps, instinctivement, ramassait les images les plus modestes, celles des prospectus, les textes si parlant des accroches, si touchants et si exacts, pour les republier.

On parle de littérature, mais bien sûr c'est le Roman dont on parle, et, en deçà, de la venue poétique. Non point d'une « poésie du quotidien » comme les litanies de Poulbot, Prévert, Doisneau et tant d'autres (le gros du faux autorat poétique et surtout le plus populacrier) nous l'ont seriné, mais la véritable apparition du monde dans sa parole, tel que les prospectus en sont le support sans équivalent.

S'esclafferont bien les producteurs de Foire à la viande, les vrais auteurs d'aujourd'hui, d'être informés de ce à quoi ils travaillent vraiment, sans le savoir. C'est d'ailleurs parce qu'ils ne le savent pas qu'ils le font. Ils n'en décident pas, contrairement à tout le reste par contre, les milliards de boîtes aux lettres fardées de leur production le prouvent plus que de raison. Evidemment, il faut avoir le ventre bien accroché pour regarder en face une époque où les bouchers sont poètes. C'est le temps de la foire à la viande.

Je m'aperçois que je n'ai jamais essayé de réinterpréter la faconde populaire de ces parutions audacieuses, impertinentes, cruelles et sans scrupule, hors-la-loi et faisant régner la Loi tout autant; et ceci par pudeur, pour maintenir la littérature dans la splendeur dont je ne supporte pas de la voir déchuë. Je travestis des pages internet en vieilles feuilles de presse qui gicotent mais n'en tiennent pas moins le ton habituel qui s'envoûte d'un charme où nos vieux amis de la littérature française, c'est-à-dire le Roman, retrouvent leur marque, leur décor familier et délicat, d'où les bouchers sont remerciés.

Aujourd'hui un tour de table entre l'article de la Loi et l'article commercial, formations unitaires qui sont ce que nous sommes, s'organise.

C'est la notion d'auteur, qui s'est initiée au premier jour du Dépôt

Légal dans sa forme actuelle (et détermine déjà Descartes), qui permet cette découverte sur l'Hypermarché et la Légalité. Nous voyons que tout converge vers la Loi. La légalité est le dernier lieu d'une position tenable. C'est l'auteur qui porte la plus grande responsabilité sur cette légalité et c'est cela qu'il faut comprendre, non pas faire des stats sur le comportement des français en 2016, ce que les prospectus offrent à la vue avec une totale transparence.

Voilà pourquoi le Dépôt Légal est si prépondérant, à un moment où éditeurs, presse, la plupart des institutions, ne questionnent plus sur rien, à partir de leur fondation. Seul le Dépôt et sa perspective de l'Auteur Légal et de la légalité instituée à partir de l'Auteur (qui est, je le répète, comme Chrétien de Troyes, Rabelais et Merval, Stendhal et Céline - lequel sur le tard disait que la seule lecture des pubs disait tout -, un Romancier). L'auteur de la Loi et la loi de l'Auteur sont sous nos yeux. La manière de les interroger, me concernant, demande la romance, l'invention qui les transportent dans mon monde où je ne veux voir aucune bassesse, nulle vilénie ni trivialité. C'est l'énigme que je veux voir triompher dans son sourire vainqueur, toujours victorieux. Les difficultés sans nombre tomberont comme feuilles à l'automne, parce que la nécessité parle bien plus fortement que la multitude des petits intérêts privés faisant subsister un fantôme de société pendant que le peuple, lui, existe bel et bien à notre insu à tous.

Depuis quelques années mon édition de films, disques, livres, livres à deux pages surtout, de pages web, s'est beaucoup orientée en effet sur le Dépôt Légal selon toutes ses modalités et ses « genres » qui se résument au Roman, jusqu'à en faire un sujet d'interrogation directe. L'Extranet m'a irrésistiblement frustré de ne pas avoir un génie informaticien parmi mes amis, pour forger une espièglerie qui aurait consisté en un contre-moteur produisant des objets innombrables et aléatoires, se déposant tout aussi légalement qu'automatiquement par l'Extranet. Mais le projet, c'est déjà le faire exister. Encore le Roman qui permet tout, la Loi française correctement comprise.

Si j'avais un vœu à formuler, ce serait que les informations glanées par l'Extranet « écrivent » directement la Bibliothèque et cela, surtout pas selon le modèle de l'encyclopédie mais dans une complète indépendance de celui-ci, c'est à dire dans la perspective du Roman, de la philosophie vraie, de la poésie, de la pensée et non pas celle de la science, hélas paradigme rigide, de plus en plus inutilisable malheureusement.

L'accumulation de ces textes me fait craindre d'avoir à annuler, ajourner ou transmuter mon projet de pamphlet « prospectus jeté sur la voie publique ». Pourtant j'aurais désormais surtout à cœur, en en distribuant les quelques copies que mes moyens me permettent de diffuser sur vos collègues de la EnF, de leur confirmer, par mon témoignage, l'engagement du Dépôt Légal français, et ce dont il est capable et résolu à tenir: l'importance majeure de son rôle sur l'essentiel qui est la grandeur de son établissement sur le monde, seule chose où la

France puisse se mesurer favorablement aux autres nations, toutes choses que vous affirmez remarquablement dans l'étonnant message que j'ai reçu de vous et qui vous fait honneur, à vous et à la Loi que vous avez la charge de faire observer.

Bien à vous,

Michel Comte

Post-Scriptum

Je ne suis pas très sûr que l'annulation du dépôt de Foire à la viande simplifie le problème. L'objet est reproduit en pdf sur le site, où il apparaît parmi nos autres publications. Si je n'en suis pas l'auteur, j'en suis l'éditeur, du moins le ré-éditeur, ne serait-ce qu'en le « re-publiant » vers vous, comme vous « re-publiez » vers vos lecteurs. Toutes ces propositions peuvent vous sembler sortir de vos attributions effectives sans doute, mais elles résonnent en fait avec l'essence de vos attributions. Votre monde ne vacille pas moins que le mien, mais j'ai la fermeté et vous devez l'avoir aussi, de prendre ce mouvement pour un départ et non pour un effondrement.

Que la parution tombe en quelque sorte soudain là, sous nos yeux, dans nos attributions n'est pas moins perturbant pour moi que pour vous. Cette responsabilité qui nous incombe inopinément découle d'une défection générale du publier « séculier », lequel occulte essentiellement et nous laisse à charge de faire paraître ce qui se montre et peut se voir, et seulement se voir dans l'orbite de l'instant de repos qu'est le dépôt. Votre fonction, parce qu'elle est dans son impartialité dénuée de jugement et qu'elle relève d'un principe supérieur est éditrice, c'est à dire créatrice au plus noble sens, celui qui revient de fait à l'institution vivante. L'édition « séculière » est brouillée par la préoccupation importune du « public » et de la rentabilité.

Bien sûr l'argument de la pièce unique veut rejouer son argument de rejet. Mais vous ne renvoyez pas d'une part et il me semble que c'est une fausse question. Si vous atteint un document unique pour son importance historique, vous ne songez pas à le retourner. Aussi je trouve étrange l'argument de la mise au public. L'entrée dans les Collections d'un document me semble être LA mise au public par excellence. La Bibliothèque « publie » les documents pour un public. Dans son cadre ce sont ses lecteurs qui sont les multiples, non les documents. Dans le monde « séculier », le document se répartit comme en autant de portions de lui-même sur une multitude de lecteurs, dans l'idéal falsificateur d'une réunification qui donnerait la vraie dimension du document. C'est justement dans cette inversion entre le monde « séculier » et celui de la Bibliothèque que le caractère unique du document révèle son authenticité et celle de sa lecture. Que devient Foire à la viande, coupé de son lien avec mon « dépôt » ? D'où vient-il? A-t-il été ramassé sur la voie publique? Par qui? Voilà un objet encore plus détaché de son origine, encore plus étrange, encore plus hérissé de points d'interrogation et encore plus ordinaire à la fois. Peut-être le faut-il. Lui aussi il devient tout autre dans le contexte inouï de la Bibliothèque, qui transfigure, épure, laisse parler les documents dans leur repos. Foire à la

viande va-t-il engendrer une section « Prospectus » ? Qu'est-ce qui n'est pas prospection dans les documents? Lesquels ne sont pas prospectifs? Mais comment va-t-il pouvoir devenir indépendant de ma recherche? Toutes ces circonstances impliquent l'inextricabilité de la notion d'auteur, optique fautive qui doit disparaître et ne nous attend pas pour le faire, nous qui la voyons s'effriter à grande vitesse et devons d'urgence la destituer de sa position première qui voile tout.

En y réfléchissant il me semble que le Dépôt Légal veut quelque chose de moi; exprimer son essence ou quelque chose comme ça. Je me retrouve un peu comme un artiste dont l'institution serait la matière première, toutes proportions gardées, et en connaissance de l'inanité même de la notion d'artiste, si mégalomane et pas en meilleure santé que celle de l'écrivain, tous deux victimes de la dégénérescence très saine, très nécessaire, de l'auteur. Disons plutôt que je serais comme assigné par le Dépôt Légal pour un travail de création le regardant, c'est moins faux. A la fois client-mystère diligenté sur la EnF par une autorité inconnue, restaurateur d'une vérité du Dépôt Légal et initiateur pour un autre départ. Il me plaît de l'imaginer.

Au-delà, je suis obligé d'évoquer l'Ange de l'Apocalypse et le Jugement dernier. Peut-être que l'hypermarché démoniaque, dont tous les prix finissent par 9, le chiffre du diable, est-il sous le coup d'une punition divine dont nous sommes les accomplissements Madame; épées brandies, armures étincelantes et armoriées, guerriers du ciel, foudroyants, beaux et terribles!

Hélas il s'agit d'un jugement dernier de pacotille, en promotion, une liquidation judiciaire sans panache, comme il se doit. Nos rôles ne sont que plus admirables, plus en accord, ainsi, avec la parole vraie du Christ.

Le prospectus nous parle encore du poids du papier. Allez donc demander à la pré-press Gutenberg, qui composa Foire à la viande, de renoncer à la version papier pour passer à la version électronique! Le prospectus nous parle du tangible, du concret. Avoir l'image d'un paquet de jambon sur un lumineux écran ou sur un support papier n'est pas la même chose. Le jambon sur papier est déjà plus présent, il ressemble davantage au jambon dans l'assiette, là où le jambon électronique est une projection évanescence. Mais je me trompe peut-être, et les dernières générations voient-elles le jambon dans leur assiette comme des crépitations de pixels? En tous cas il me semble que l'on ne lit pas seulement avec les yeux, mais aussi avec les bras, les mains, le corps. Toucher le support est aussi nécessaire que le regard. Entre l'écran distant du cinéma et de la télé, que l'on ne touche pas, l'écran à main est déjà une reprise avec le corps du texte et de l'image. Mais jamais la pesanteur propre à l'imprimé ne se supplanta. Sa présence qui s'impose dans l'espace et que les pouvoirs impatients d'économie et de faire disparaître la force de résistance du papier, la puissance de la Terre dans nos mains, n'auront de cesse de vouloir faire plier.

(suite page 8)

prospecteurs d'or

La puissance de la publication des prospectus, chiffre des tirages et impact sur un lectorat immense, se découvre soudainement dans la lumière, non pas en tant que ressort économique cela va sans dire, mais en tant qu'événement éditorial majeur, négligé jusqu'ici.

Sans doute ce dédain s'alimentait-il de la pauvreté supposée du média concerné; faible invention, lecture confinée à l'image, au prix et à quelques informations pratiques concises, répétition, misère ustensilaire des conditions de vie évoquées. Faibles développements éditoriaux.

C'est sous ce mépris que le prospectus a gagné une force décisionnelle qui a tout conquis. Le livre et le magazine, s'ouvrant à son exemple (comme la collection Découvertes chez Gallimard) à la formule très attractive de l'illustré, image plus légende, ne faisaient que courir à la suite du succès des imprimés publicitaires. Tout le monde de l'édition guignait et guigne plus que jamais la perspective d'une telle implantation publique, et cela sous la même attitude éludant ces publications légères et sans portée littéraire ou artistique, décrétées inexistantes en terme de « contenu ». Pourtant, la consistance réelle des publications plus prétentieuses n'a cessé de s'effondrer, jalouxant l'immédiate et directe efficacité de ce qui parle à tous les coeurs du Centre Commercial où nous finissons tous, l'instrumentation de notre quotidien, principale préoccupation de tous.

Sans doute le sont-elles, bien maigres, ces publications, et le seul bénéfice que cette matière première semble pouvoir présenter, serait celui de rédiger des études sociales sur les moeurs de notre temps. Elles se confondraient vite avec la prospective prévisionnelle des multinationales. On y apprendrait rien que ce que l'on sait déjà, sinon que les chiffres nous plongeraient dans la terreur de nos comportements collectifs réels. Depuis longtemps la « vie culturelle » des masses n'est plus qu'une vitrine où, affectant les intérêts supérieurs et les volontés honorables dont les médias soutiennent l'illusion, c'est le supermarché qui domine dans une visibilité toujours niée, alors qu'elle est si flagrante. C'est son poids d'ailleurs, et son omniprésence, qui lui permettent de disparaître aussi totalement.

Nous n'envisageons pas du tout les choses sous l'angle critique, ni social, ni historique, ni politique. Ce qui nous intéresse est la venue du monde qui s'effectue là avec le vouloir, l'offre qui se dirige sur une péremptoire demande. Ce qui nous intéresse est le prospectus en tant que livre qui parle et qui s'écoute, se lit passionnément, parce qu'il concerne intimement.

Non pas, une fois de plus, le déploiement des usages d'un temps comme un autre, où les besoins naturels seraient comblés par la production, facultativement, à notre époque, industrielle. Mais la spécificité et la multiplicité de ce qui surgit non pas tant comme production de l'homme, que tout le monde appréhende si évidemment (catégories du centre commercial) mais ce que recouvre l'image générale, de l'électro-ménager au rayon des produits laitiers, en passant par les cosméti-

ques et les produits pour les animaux de compagnie, lorsqu'on la détache du primat médiatique des activités largement mises en scène plus souplement dans les autres publications sur tous supports, qui servent de préliminaires à peine voilés au véritable intérêt déclenchant un engouement passionné général, l'équipement qui détermine tout, au fond. La rando ou l'apéritif s'appuieront sur les objets qui leur semblent indispensables. Mais là encore le social nous guette, avec sa fadeur, son vide, sa redondance fatals. Ce que l'on écoute des prospectus est bien plutôt la poésie. On rira tant qu'on voudra concernant cette idée qu'il y aurait de la poésie là-dedans, sinon, peut-être, conviendrait-on qu'on y peut déceler, une sorte de poésie minable du quotidien, charmante mais hygiénique, banale.

Pour ceux qui connaissent le vrai sens de la poésie il en ira autrement et c'est dans cette visée que le prospectus montre, écrit, ce qui sourd du désir, du vouloir le plus authentique. Détestable, hideux, honteux peut-être, mais poétique tout de même, et que trop.

Regarder le prospectus dans les yeux nous détourne des idées fumeuses sur ce que notre « culture » recèle de splendeurs et de beautés qui n'intéressent personne. Chacun prétend à la hauteur de ses préoccupations pour finir dans « Foire à la viande », parce que le menu de midi parle bien plus franchement que les « questions éternelles ». C'est pour cela que les prospectus sont le vrai livre de maintenant, qu'on le veuille ou non.

C'est pour cela qu'il faut les recevoir en toute priorité au dépôt, les conserver, les consulter comme les publications essentielles de nos temps, y guetter mille signes d'un dire. Il n'y a rien à gagner à traiter cette parole comme étant de « bas étage », parce que ce niveau est le seul qui porte encore quelque chose, les étages supérieurs se targuant vainement de les dominer sur ce qui importe, le flot constant de la venue avérée du monde de tous.

Une mutation s'y révèle, l'absence totale de l'auteur, sa dimension principale. Le prospectus provient vraiment d'un jaillissement collectif. C'est sa puissance anti-personnelle, révélatrice d'une chose que le livre, déchû jusqu'à l'ultra-falsification, ne sait pas faire, puisque l'auteur est le dernier rempart de sa grandeur supposée. C'est lui, alors, le livre, qui révèle la plus basse extraction, celle de l'arracheur de dents, en revenant sans cesse sur ses prérogatives usurpées, le sublime, l'esprit de haut vol, c'est lui dont le discours est le plus vide, et la réponse au prospectus ne peut pas être un livre de plus, une exposition de plus, sinon au risque d'un basculement incontrôlé.

L'exemple flagrant est celui de l'art qui, reprenant les thèmes et les images de la marchandise et de la publicité pour les élever au-dessus de leur grossièreté et leur conférer la grâce d'une sacralisation, selon ses estimations, en réalité les dégrade au stade d'une rhétorique vide et pompeuse, « critique ».

On a tout dit au sujet du « temple » qu'est le supermarché, stigmatisant un



avec Ecofolio
papiers se re

matérialisme honteux, sauf à vraiment comprendre que celui-ci détermine notre existence bien plus profondément qu'il paraît et que simplement déconsidérer, blâmer, persifler l'opéra, la messe, le spectacle rituel qu'il est (et dont le prospectus est le livret, le missel) n'est qu'un réflexe exaspéré d'incroyant à son propre culte auquel il se soumet pourtant volontairement. Car tous nous y convergions à notre heure, tous nous répondons à son magnétisme.

Le supermarché est bien le lieu magique d'où nous émanons, aussi mystérieux et savamment ignoré cela soit-il. Le prospectus parle, annonce, régit tous les instants du « bonheur de vivre ». Sa lecture représente et inaugure les moments de communion de la collectivité humaine idéalisée. Le prospectus tient le discours vrai de ce qui est admis et exprimé, une forme d'unanimité, d'unité. En lui c'est ce qui demeure encore des plus anciennes pratiques humaines véritables qui affleure, même si c'est d'une manière difforme et à l'état de traces.

Mais alors, le supermarché est lui-même, aussi, la mémoire du monde la plus

vivante, l'archivage réel qui dévalorise toute espèce de compilation de données d'une autre sorte, comme celui de la Bibliothèque. A moins que celle-ci ne soit elle-même qu'un épisode du supermarché, comme elle tend à vouloir à tout prix le devenir, alors qu'elle le serait déjà? Certes, ses collections sont mises à profit et en perçe à l'assaut de nouveaux produits pour les rayonnages du magasin. Autour du prospectus tout s'aperçoit plus nettement, plus directement.

Il y a alors la possibilité d'approcher ou de créer des rayons nouveaux, d'autres extensions, par un regard plus calme, plus persévérant, à partir du département du monde marchand qu'est la Bibliothèque aperçue au travers du prospectus, vraie publication malgré la modestie de ses buts et de ses motivations superficielles. Apparenté à l'almanach, au journal, quand ils vécurent.

Vue depuis la « grande surface », la Bibliothèque est un rayon plus confidentiel, plus réservé, que l'on ne confondra pas avec le rayon livres. On n'y trouve pas le même genre d'usten-

siles ou de produits que dans le reste du magasin, on n'y trouve pas du tout cela d'ailleurs.

Une certaine sophistication, un flou, une délicatesse y règnent. Rien ne s'y approche comme dans les autres secteurs du grand bazar, même si on ne l'a pas quitté. Sous l'angle de l'étalage, la Bibliothèque résonne curieusement avec le contenu des caddies. Les choses louchent les unes sur les autres et se parlent à l'oreille. La pauvreté des articles de consommation courante, en rabattant sur leur cliquant et leur forfanterie de pacotille, devient la simplicité des choses et les notions de la Bibliothèque y répondent avec aménité. La Bibliothèque n'est plus un univers à part qui doit gagner sa place dans la « vie courante » et se transformer en services et marchandises. Elle prête, conseille, oriente, elle est une sorte de « plus produit » du magasin. On appelle souvent les Bibliothécaires depuis l'accueil général, pour des questions auxquelles la banque de données centrale n'est pas compétente. La Bibliothèque édite elle-même ses propres prospectus pour prévenir de ses variations saisonnières, mais rien n'y est jamais en promotion que l'esprit... Ne fonnons pas plus avant le romantisme exalté de la métaphore, qui rappellerait trop le rayon livres.

Seul importe le renversement de perspective dans l'œil du prospectus. L'édition y retrouve sa tête à l'endroit. La lecture y à son degré zéro, mais au moins elle en a un. Ce qui peut se concevoir à partir de là n'a plus rien que de très particulier à l'intérieur de la « culture » générale qui se représente ici dans sa vérité, celle d'un lieu de vente et d'achat, pour l'essentiel, quand bien même tout le monde se voile cette évidence. Le commerce y a bien l'importance magistrale qu'il a conquise sur tout, et contre laquelle ce n'est pas un combat social-politique qui s'engage ici. Depuis l'écrasante suprématie commerciale de l'édition, plus la peine de clamer celle de la pensée désintéressée et de l'art pour l'art, du plus haut comique. Il nous faut de meilleurs prospectus et donc d'autres prospectus, plus rares, pour très peu. Juste pour ceux qui auront pris cette allée dans le centre commercial et non point par hasard. Cependant les prospectus les plus criards, certes hideux à faire peur, y devront toujours provoquer la plus grande attention possible, le sérieux qui leur revient. Ils sont les plus graves et peut-être, quoiqu'ils paraissent, les plus profonds.

L'horizon qui se découvre devient vertigineux. Simple épandage, comme un pesticide ou un engrais, la diffusion du prospectus se met à ressembler à une prolifération dont le caractère éditorial se dérobe. Pourtant ce sont bien des signes imprimés sur du papier. Mais qui édite, à partir de quelle compétence, quel vouloir? Les distributeurs de telles parutions, trop occupés à inonder les boîtes aux lettres, pourraient-ils seulement concevoir la dimension de publication réelle qu'elles revêtent? Le commerce tue la pensée. Ce n'en est pas une conséquence, mais l'action en propre. Dans la fausse presse même les encarts publicitaires sont le vrai contenu et l'éditorial ne vient que pour rembourser les espaces vides entre eux et, s'il est lu, rabattre encore sur les encarts.

Les étonnantes quatre par trois, fête du papier, ne mériteraient-elles pas d'être désacidifiées et conservées? Une myriade d'imprimés, des « flyers »

aux conditionnements, la véritable édition d'aujourd'hui, se dérobent à l'idée complètement démodée que la Bibliothèque se fait d'elle-même.

Le livre lui-même ressemble à un factice, un prospectus prenant incidemment cette forme par opportunisme commercial.

Nous nous refusons à partager le cynisme des multinationales improvisées éditeurs et qui méprisent leurs propres parutions au point de considérer comme négligeable leur conservation à long terme. Que le commerce vende et achète, c'est indifférent. Mais qu'il contrefasse la voix qui parle et défigure la parution des imprimés en transformant cette activité en additif destiné à un champ d'exploitation global n'est pas insignifiant.

Il faut alors regarder le prospectus en tant que véritable publication qui parle et entendre sa parole éditoriale. C'est elle qui aujourd'hui détermine l'assise du dire et il ne faut pas se désister. Une fois de plus, il est inutile de vouloir « analyser » un « phénomène social ou historique », mais créer le bond qui permettra de trouver un terrain là où il est, dans le prospectus.

Si nous avions encore ce courage pam-

phlétaire - et à quoi bon? - nous composerions, à ce stade, une parodie de prospectus dans lequel les objets les plus chers du monde, œuvres d'art, voitures de prestiges ou putes célèbres, seraient illustrés comme des morceaux de viande parés dans des hlisters et accompagnés des astronomiques montants dans des bandeaux à fond jaune. Mais à quelle dérision ferions-nous là appel? Nous moquer de nous-mêmes? Ce prospectus-là serait encore un prospectus et qui travaillerait pour ce monde du prospectus, verserait son apport au flux de choses inconnues, captant nos vies, auxquelles on s'abandonne sans réfléchir. Ce n'est plus alors le commerce qui détruit la pensée, mais un « x » ininterrogé.

Le prospectus mérite bien que l'on s'y arrête, et non pas seulement comme un « fait culturel incontournable » qui mérite quelque étude (comme sans doute il en existe déjà plusieurs), mais comme un événement central et déterminant dans lequel il faut avoir le courage de pénétrer et de stationner sans fuir, comme son aspect dérisoire semble sans cesse le suggérer insidieusement.

*On trouvera déjà dans cette veine « Duchan » sur lassitude.fr

Comme les toxiques s'ingénient à se faire oublier par le toxicomane.

Tombons-nous dans le ridicule autrefois fustigé en d'autres circonstances, de la propagande dénonçant la propagande avec les moyens de la propagande? En aucune manière. Si notre propagande dénonce quelque chose, ce n'est pas le principe mais son ignorance, et l'illégalité totale témoignée par le prospectus commercial: non seulement il faillit à l'obligation du dépôt légal, mais se moque de donner, le plus souvent, les informations de provenance que tout imprimé se doit de présenter. Il s'adresse à son public comme à du bétail auquel on jette une pâture à foison, sorte de pisciculture comode dont les bénéfices reviennent à la charge qui lui appartient. Son emprise sur le moyen de diffuser les idées par l'imprimé dépasse tout ce qui peut s'imaginer, jusqu'à sembler ne pas exister et exiger qu'on l'ignore sous le prétexte de la faiblesse des idées qu'il véhicule pourtant assidument.

Il est hors la loi dans toute l'étendue du terme. Il faut le rejoindre là où il est, entrer en lui, s'occuper de ses petites affaires, éditer comme lui, au travers de lui, malgré lui. L'esprit doit passer des annonces publicitaires

ténus

J'ai toujours été retenu par les objets ténus, frêles et vifs papillons du matin que le soir éteint, dentelles en papier des gâteaux, sachets, rubans et ficelles, emballages, prospectus, ceux qui, sous le haut empire comme en l'an mille, ne survivaient déjà plus à la fête, au marché qui les avaient vu naître et les avait consommés, balayés. Il faut aller en Inde pour retrouver ce sentiment antique, mais la dernière des démonstrations publiques occidentales sacrifie encore à ces usages. Tresses de feuillage et de fleurs, feuillets couverts d'inscriptions, de figures de divinités chatoyantes et obscènes que la conservation ne savait déjà pas retirer à la destruction du jour, parce qu'à la fois ces objets lui semblaient trop dérisoires, mais aussi devoir resurgir toujours sous la même forme et ainsi ne jamais se perdre, se conserver d'eux-mêmes; ils expriment la pléthore, l'abondance, l'inépuisable jeu du retour

(suite au verso)

PROSPECTUS

res dans les prospectus. L'inversion des valeurs nietzschéennes ne fait que s'inaugurer. Tout peut, doit s'arranger; client ou fournisseur, dans le monde généralisé du tout vendre tout acheter, n'ont pas des relations de victime à bourreau, ce genre de peinture a vécu.

La Bibliothèque n'est-elle plus qu'un mausolée des belles idées défuntées, la sépulture de l'esprit n'acceptant que de la matière morte à inhumer? Des falsifications produites par des automates? La pensée serait une activité désuète, quand elle n'est pas comptable? Cela semble avéré et pourtant n'est pas possible. Ça reste une erreur qu'il faut trancher en se jetant au beau milieu d'elle. Oui, pendant cela, tout semble se produire normalement. Des livres, dont certains très beaux, paraissent pour l'enorgueillissement de l'édition. Les progrès techniques de la mise en page, du traitement de l'image et de l'imprimerie viennent parfois à point pour parachever, en une splendeur stérile, de très anciennes pratiques. Pourtant plus ils sont beaux, ces livres neufs, et plus ils tombent en dessous du simple prospectus pour une semaine de promotion sur la viande, parce que personne n'est concerné par

le beau livre, destiné à une ornementation creuse et vaine, bondé de ratiocinations convenues et plates, oeuvres de circonstance comme le 19^e siècle en a farci les cimetières de la pensée. Ces objets relèvent trop d'intentions sans fondement. Comme on dit parfois pour une accusation ou une inquiétude.

Vouloir contrebalancer le poids du prospectus n'est pas qu'une affaire de transfert de fonds, de « dédommagement » ou de « contrepartie ». Se jeter en lui, venir de lui, c'est ce que les pamphlétaires seuls peuvent tenter, puisque l'industrie a monopolisé leur moyen de s'adresser avec toute la puissance de sa démultiplication. Oui, l'industrie n'est guère que pamphlétaire quand elle publie ses prospectus. Foire à la viande est cet étrange point de rencontre, cette superposition énigmatique entre pamphlet privé et pamphlet industriel. Le même objet et deux lectures simultanées, contraires, qui ne s'opposent qu'en apparence. Deux objets distincts en fait, dont l'origine n'est pas le fabricant de matériel imprimé. De quoi méditer pour le métaphysicien.

De l'objet unique ou presque du pamphlétaire isolé aux mégatonnes de papier qui se recyclent en une bourrasque

effarante, il ne demeure pas moins que les principes ou les idées demeurent impossibles à multiplier de la sorte: la pensée est toujours une, quelque soit la myriade de supports qui la répète mécaniquement. De même l'objet seul parle à tous sans avoir besoin de paraître à foison. Il s'adresse au premier venu comme au suivant, du moins, au rare qui saura lire. Certes son influence en nombre est sans commune mesure! mais la mesure et la quantité ne sont pas ce qui importe dans les quartiers de la pensée.

Va-t-on devoir revoir le catalogue de la EnF sur le modèle de celui des Trois-Suisses? C'est déjà l'orientation qu'il semble vouloir prendre, mais d'une façon malheureuse, lui aussi à la remorque du succès des entreprises commerciales. Sauf que ce succès est ambigu d'une part, et que d'autre part il est douteux qu'il y ait un profit ou un avenir à suivre cette voie de cette manière, c'est à dire, en traînant, pour ainsi dire, le noble et le digne derrière soi dans un effondrement qui s'autodissimule et se justifie sans cesse, vécu honteusement, passivement, comme on s'abandonne aux « obligations du jour » sans les approuver.

A ce « c'est-comme-ça » nous préférons une attitude joueuse et active.

Retourner le catalogue vers le type de nomenclature qu'offrent les catalogues de produits de consommation peut se faire plus nativement, plus efficacement et dans une perspective, alors, autrement vaste.

Nous ne prétendons pas qu'elle est idéale. Elle a l'avantage de supprimer à la racine les atroces notions de culture, de connaissances, de savoir parfaitement et soigneusement dénaturées. Le savoir concernant le barbecue ou le matelas gonflable de piscine les vaut très largement, ayant sa pratique quotidienne à son appui.

Cette taxinomie joyeuse et faussement ingénue peut préparer une transition vers... ce qu'il faut bien désigner comme un inconnu.

Foire à la viande. L'objet grandit, enfle, se gonfle, à partir de sa dérisoire insignifiance supposée. Faut-il préciser que, tiré à tant d'exemplaires et si récemment, il est le dernier d'entre eux à subsister déjà, peut-être? Sa rareté, sa valeur ne font qu'augmenter vertigineusement. Il s'impose. Il est un arrêt, une butée. Un point d'interrogation. Cette viande ressemble à la nôtre, soigneusement emballée, étiquetée, et éloignée autant que faire se peut, par la médiatisation, de l'organisme dans lequel on l'a découpé après l'avoir élevé et tué. Finalement c'est elle qui parle, la viande du journal. Elle exprime ses différentes présentations, ses coûts. On peut se manger soi-même à toutes les sauces et à tous les tarifs, mais par contre il n'y a que cela au menu. Tout le reste s'est épuisé. Mange tes doigts, comme on dit aux enfants qui manifestent trop d'appétit alors que le repas est conclu, ou trop d'impatience parce qu'il n'est pas encore servi.

La viande fait sa foire. Elle se pavane, se déguise, s'amuse et se donne en spectacle à des prix variés, mais défiant toujours toute concurrence. Elle est gaie, fraîche, de provenance garantie. Toujours prête à griller et à bouillir, saignante ou à point. A table!

La mine d'or des sommes astronomiques que représente la contravention regardant l'obligation légale de dépôt est un gisement inopiné qui va voler au secours d'une Autre Bibliothèque. On a enfin trouvé où le miracle économique recelait son trésor qui n'attendait que d'être inventé. Outre les prospectus et fascicules, il y a aussi les affiches, les plv, tous documents imprimés, et cela jusqu'aux conditionnements eux-mêmes, qui devront entrer en la stricte légalité du dépôt désormais. Qui comptera pour les entreprises qui auront tant de versements à régler? Quelle voix s'élèvera pour les défendre sans soulever l'indifférence ou les risées? Aucune.

Comment faire face à ce flot d'objets? En les recevant au format pdf. Ils pourront très commodément s'entasser dans des disques durs qui s'effaceront accidentellement à l'occasion, sans autre dommage. L'informatique y trouvera aussi son utilité véritable. En attendant cet holocauste, notre pensée aura fait le bond agile vers un tout autre univers.

(suite du recto)

des saisons. Ces objets en effet perdurent sans cesse, se renouvellent aussi vite qu'ils s'engloutissent; ils sont un défi à la conservation qu'ils dédaignent. Oui, seuls les mondes épuisés craignant que le lendemain les départisse de ce qu'ils étaient se tournent vers la saisie de ces petits éphémères. Ce sont les mondes inquiets d'eux-mêmes qui recueillent. J'en suis contemporain. Qu'il devienne si crucial de recueillir la feuille du jour fait date. Un monde se penche sur sa plus extrême conservation au moment où, peut-être, la conservation elle-même devient vaine. La conservation se conserve elle-même le temps de s'invalider. En pérennisant ce qui la rend obsolète définitivement, elle s'observe dans sa déchéance de la pérennité et elle se reconnaît. Dans ce regard un monde autre s'ouvre débonnairement, sans fracture, vers une autre époque de la pensée.



Auteur ? Erreur !



La notion d'auteur recouvre des sens multiples: auteur d'un méfait, d'un livre, de mes jours. Elle détermine un responsable tout autant qu'un bénéficiaire, et vise invariablement un sujet isolé. De pratique et simplifiée qu'elle est, cette notion tourne à l'absurde dès qu'on l'interroge d'un peu plus près. Impossible en effet de désolidariser un être de tous les liens pour lui attribuer la paternité exclusive de quelque chose. L'auteur de mes jours n'en est jamais le seul, il en faut déjà deux, et une longue lignée les précède. La création est toujours, dans cette perspective, celle du sujet, un « ouvrage collectif », qu'une seule main l'ai rédigé ou non. Seul l'horizon du tâcheron, associant méfait, procréation et création à l'agissement en tant que labeur pourra regarder l'irruption de quelque chose comme le produit d'une seule personne, quand bien même il lui reconnaît des antécédents et des assistances connexes.

La chose tourne au grotesque lorsqu'il s'agit de pénaliser ou récompenser l'auteur. Les peines prononcées contre l'auteur d'un crime, ou les droits versés à l'auteur d'une oeuvre, même contexte où l'auteur démontre sa fausseté, et pas seulement la sienne, mais tout ce qui s'accroche au monde du sujet soutenant cette architecture bancal. Il y a bien longtemps que la mécanique de l'auteur, dans le domaine pénal comme dans la création artistique, a donné lieu au plus infernal pillage et à l'injustice la plus consommée. Sauf que les deux domaines sont disposés en miroir. Dans l'exaction, ce sont les multiples coupables qui vont en isoler un seul; dans l'art, c'est un seul qui va théoriser et monopoliser l'apport de beaucoup. Dans les deux cas l'auteur est un opprobre, une sévère erreur de dénomination, entraînant la fausseté de tout l'univers du sujet qui n'existe que sur de tels présupposés de la vérité.



Que reste-t-il du sujet et comment peut-on le comprendre et s'en évader? Il en reste la loi. La loi qu'il faut aboutir et détrôner. L'accomplir d'abord: la prendre au pied de la lettre. L'auteur d'un livre en est le responsable? Il faut emprisonner les auteurs qui n'ont pas de succès. Les auteurs des prospectus, des nombreux systèmes qui émergent chaque jour doivent être chroniqués et critiqués comme les auteurs d'oeuvres d'art et les écrivains. La publicité à ses auteurs (d'ailleurs le droit y a pensé avant moi) et il faut s'attacher à comprendre la signification de leur travail. Tout cela est, en accordance stricte avec la loi telle qu'elle se prononce sur tout. La loi que nous allons nous ingénier à faire régner jusqu'à l'absolu, chez ceux qui s'en recommandent, tout spécialement. Ainsi l'exige une logique qui, si elle est au fondement de notre modification actuelle, doit être en conséquence respectée jusqu'à

l'os. Les mille et un arrangements qui sont négociés avec la Loi quotidiennement, et qui semblent être le signe d'une aménité croissante et débonnaire, ne sont que la marque d'un avachissement répugnant, lequel sait parfaitement faire usage du couperet qu'est la Loi lorsque ça l'arrange, et transiger avec elle à tous les moments où ça l'arrange aussi. Bref, la loi n'est que l'instrument d'une prévarication dont les auteurs doivent trouver sanction au moment où cette loi s'exécute dans sa vérité qui n'est plus forcément de leur bord. La Loi doit être, non pas appliquée, mais doit être, c'est-à-dire régner, ou bien abdiquer. Nous n'avons certes aucun besoin d'elle, mais si sa présence est jugée nécessaire, elle doit être un synonyme de nos existences, ce qu'elle est, en effet, et ce sont nos existences qui dépérissent lorsque la Loi s'étiolé. Donner toute sa portée à la loi, c'est la seule façon de l'amener à cesser les abus de sa domination inique.

Sans doute auteur, loi, responsables n'ont pas plus de consistance authentique que le reste de notre réalité à laquelle nous semblons attachés comme à la plus ferme des terres fermes. Seulement cette fermeté vacille aujourd'hui et force nous est de composer des vues tout autres. L'auteur est une bonne base de réflexion. On voit qu'il faut lui accorder sa signification avec la dernière rigueur, tout en travaillant à en faire disparaître jusqu'à l'ombre de l'idée: non pas en la condamnant et en l'éradiquant, mais en lui faisant perdre sa position dominante, en premier lieu.

Tromper, tricher avec la loi? Mais qui pourra y songer bientôt, puisque c'est la seule chose qui nous reste? Histoire, politique, société, tout est passé par le trou ne demeure que la règle du jeu, si le jeu lui-même bat de l'aile. Hormis la règle, que de l'arbitraire (aux yeux de la règle). Sortir du jeu de la légalité et de l'illégalité demande un saut qui n'est pas encore bien compris comme, non pas souhaitable, mais inévitable. Il n'y a pas, dans le sortir de la loi, un « choix ». Le monde régi par la Loi prend l'eau de toute part et savoir échapper au naufrage fait déjà la différence entre ceux qui succombent et ceux qui s'échappent. Il ne s'agit pas de porter sa faveur au hors-la-loi, mais de conduire la Loi à sa vérité dernière.

La présentation des prospectus commerciaux et parutions promotionnelles sous l'éclairage d'un travail d'édition et d'auteur authentique est une mise en vérité de la loi qui doit être menée à sa conclusion logique.

L'état d'auteur, cette vieille horreur, aura surtout eu le chic de détruire les créateurs en les coupant du réseau de fils invisibles qui ne fait de celui par qui l'oeuvre arrive qu'un noeud, une issue dont la responsabilité n'est pas très concevable. L'auteur doit toujours être cet excentrique, cette exception inexplicable dont il faut se débarrasser. Ingénieur, inventeur, créateur, découvreur, voilà qui est plus dynamique et moins tourné vers la mise au ban des gens normaux. En vérité la création ne peut venir que par tous, à des degrés de concentration et de connaissance divers. L'idée d'auteur en glorifiant artificiellement l'oeuvre, a d'abord et toujours nuit à la création. Le créateur est un fauteur de trouble. Il dérange la stabilité des entreprises. La machinerie et les instruments du spectacle, par exemple, ne peuvent pas risquer d'être décriées nuls parce qu'un créateur veut faire un spectacle avec d'autres moyens, ou encore pire, autre chose qu'un spectacle. Ainsi le créateur est remercié et quelque auteur fera bien mieux l'affaire du spectacle des entreprises. Cet auteur sera en tout point conforme à ce qu'un auteur doit être, n'en doutons pas.



L'auteur est un boucher

Si l'on s'en tient à ce qui se présente sur la couverture de « Foire à la viande », on voit un titre, Foire à la viande, et un nom d'auteur, Carrefour. Cet auteur est un boucher (et bien d'autres choses encore qui font frémir par leur ampleur, et ce que nous avons à entendre par lui). Cet auteur donne à lire les divers modes dont la viande parle à travers lui. Et à quel prix elle est disponible dans cet endroit dont il est également l'auteur et qui porte aussi son nom. Avec une sobriété de moyens admirable, des images et de courtes légendes. L'auteur ne relate pas des souvenirs personnels ou des aventures imaginaires, mais bien ce qui est présent dans le monde dont il est l'auteur, et cela à des dates déterminées sur la couverture de la publication. Cet étonnant auteur vous invite à partager son monde dans les circonstances les plus quotidiennes. On peut assister en chair et en os à la foire à la viande, réellement acheter les objets que l'auteur anticipe dans son oeuvre. Jamais publication n'a mieux fait exister magiquement un lieu tout autant pour le rêve que pour la réalité. Notre passion pour cet auteur se justifie pleinement, car il est vraiment extraordinaire et très puissant. Nous sommes sous l'effet d'un charme irrésistible. Y eut-il jamais plus sidérant pouvoir éditorial? A-t-on jamais vu auteur faire ainsi surgir tant de choses d'un peu de papier et d'encre?

Si l'on aborde un prospectus de supermarché plus général sous cette approche, ou encore l'un de ces catalogues dont les compagnies aériennes ont gardé de nous munir pour que le voyage nous semble moins long, et dans lesquels s'illustrent ingénieuses solutions pour la vie pratique et éditions d'art, c'est à un univers dans son entier que l'on a affaire, et dont ces sociétés sont les auteurs en principal; sans doute avec une infinité d'autres, fabricants, photographes, maquetistes, exploitants, chefs de rayon, etc. Regardez donc une affiche pour un film ainsi, ou une autre, pour une boisson alcoolisée. Autant d'oeuvres magistrales, ayant conquis tous les coeurs à l'instant, ravis dans un pays des



http://lassitude.online.fr/FOIRE_A_LA_VIANDE_INDEX.html

merveilles dont on ne revient plus, et cela, toujours, avec la seule puissance éditoriale d'un peu d'encre et de papier. Les auteurs de ces oeuvres à part entière sont les vrais auteurs à succès de notre temps.

En comparaison, la faiblesse éditoriale des livres s'impose. Ils sont confrontés à trop forte concurrence. Qui voudra s'embarasser de laborieuses mises en scène ou démonstrations, sans lien avec la vie effective? Même les films en pâtissent. Leurs affiches ont plus d'attrait qu'eux.

Qui s'étonnera qu'en foule les lecteurs du livre au sens restreint disparaissent? Ils ont bien mieux à lire et à faire dans les centres commerciaux, devant les vitrines, les plv, les annonces géantes. C'est bien plus amusant. Leur vie est là, dans les sandwiches immenses, les bulles des sodas, les personnages étincelants des comix qu'ils rencontrent, là, dans leur véritable présence. C'est eux-mêmes, et non on ne sait quel auteur emplumé qui veut se faire valoir avec sa prose nauséuse et creuse, qui sont les vrais héros de leur

histoire. D'ailleurs ce qui reste de la littérature de grande diffusion se concentre dans sa « promotion » à savoir sa véritable consistance, à côté de laquelle le texte pâlit inévitablement, laissant un sentiment de déception bien compréhensible.

C'est le principe même de l'auteur et celui de la fiction qui devront, si l'on veut prendre un départ pour un autre horizon, s'évaporer intégralement. Ils devront déjà, avant cela, se comprendre en tant que ce qu'ils sont vraiment.

Cela n'entraîne pas la disparition du livre, mais dévoile ce qu'il est. Un objet singulier qu'il n'est pas nécessaire de divulguer à tort et à travers. Les livres ne sont pas conçus, il faut l'accepter, pour tous. Ils sont une manière de s'adresser les uns aux autres qui n'en concerne que très peu, et cela est raisonnable. Créateurs, penseurs, scientifiques, chercheurs, voilà les vrais destinataires des livres, des textes. Foire à la viande donne cependant un choc en retour sur la vraie lecture et la vraie nature du livre, qui peut se reprendre à lui-même, après une fausse route où l'on aura bien inutilement tenté d'en faire des choses qu'il ne saurait faire.

Sinistré, blessé en son âme par la confusion qui l'a jeté sur la voie comme une fille publique, il faut panser ses plaies et le laisser se remettre; il a beaucoup à nous apporter encore, détaché de ses atroces, pitoyables dévolements. Ces épreuves en feront un plus grand livre encore, et tant de textes que ces égarements ont écartés nous attendent doucement dans les paisibles rayons de la Bibliothèque, faibles ruines sans doute si l'on songe à tous ceux qui ont péri, mais précieuses justement à ce titre. Ce sont les textes perdus, écrasés par trop de contrefaçons qu'il faut s'imaginer, et leur rendre hommage en soutenant les frères débris qui nous restent. Mais il va falloir désormais commencer par regarder le livre autrement... en lui accordant du repos, la grâce de se faire oublier.

Mais ça va chauffer pour les prospectus et leurs auteurs... un peu trop « à la fête ». Que la foire commence!

(suite de la page 3)

Le prospectus ne s'y trompe pas, qui met entre les doigts la pré-possession de denrées bel et bien palpables. Comme un échantillon gratuit. Comment s'imposerait-il dans nos vies quotidiennes s'il suffisait d'un geste vulgaire sur un écran tactile pour le faire disparaître? Il doit peser de tout son poids de papier pour agir. L'homme rêve du virtuel intégral pour se débarrasser du poids de son corps et surtout de sa propre mort. Mais c'est la vie qui y passe.

Foire à la viande existe de tout son poids et de son encombrement irréductibles. Il pèse comme nos membres, nos têtes. Le prospectus qui prospecte aux plus basses couches du monde, là où l'argent se collecte à foison, est une résistance populaire, un ouvrage subversif, séductif (avec la présence énorme de son couteau en couverture), la constante, sourde menace d'un soulèvement, d'une insurrection de la viande. Le livre

lui-même a cette dimension ou n'est presque plus rien.

Mais cette pesanteur du papier qui devient collante et importune avec le prospectus commercial et ruine tout contact fécond avec le livre en le rendant stérile, il ne doit en rester aucune trace et l'infamie du recyclage (lequel a plusieurs visages) vient laver le crime et sa trace dans nos mains. Rien ne demeure, rien ne se « dépose ». La poussière retourne à la poussière et la fange roule dans la fange. Un fantôme démentiel s'incarne dans la rotation de la matière, une image du renouvellement incessant de ce que nous croyons voir dans la nature et appelons ainsi, mais où plus rien ne se saisit des instants qu'une folle tornade hygiéniste. Foire à la viande se dépose cependant et projette son ombre sur la destinée du livre qui tendait à se voiler, avait réussi à se rendre invisible derrière sa gigantesque et véritable industrie.

A notre demande, le Centre Commercial nous maintient captifs dans nos rêves (le Roman). Il assure stabilité et tranquillité, régule les désirs ordinaires et leurs assouvissements en bon ordre, celui d'un rétrécissement progressif de leur ampleur, représenté comme un assainissement pratique, logique. C'est une onirocratie, un régime sous un masque dirigé par le négoce et ses employés, les médias.

A côté du magasin géant, modèle réduit du monde qui se confond avec lui, l'Etat n'est qu'une banale et plate administration, une grise façade qui ne s'anime un peu que pour les joutes et les parades convenues des élections, tenues de s'en tenir aux codes du produit de consommation, de toute façon.

La loi dort, ne s'active, somnambulique, que pour servir la bonne marche, la correcte circulation des articles, « interprétée » avec souplesse selon les circonstances. D'où l'arrogance des marchands devant elle, qui ne

sauraient la craindre. Pourtant la loi reste le secret ressort de ces fantasmagories soigneusement conventionnelles, quoi qu'on lui fasse subir, et il suffirait de la secouer pour s'en apercevoir. Ma parole se dépose auprès de vous et vous prie de lui assurer écoute et protection.

PROSPECTUS
est une publication des presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2016 — X

